L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No [illegible] RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN 25 OCTOBRE.

Les affaires sur le pied du comptant.

Faire ses affaires au comptant est certainement le moyen de les faire à bon marché, tout le monde sait cela; et si le système du comptant, par les économies que dans la pratique il assure, est favorable aux familles, il doit être aussi favorable aux villes, aux grandes villes principalement où les dépenses ne peuvent se contrôler et se limiter que d'une manière fort difficile. Nous ne sommes donc point surpris qu'on ait voulu édifier sur cette vérité commune, et que personne n'a jamais niée, la combinaison relative au paiement des certificats d'allocations et de tous autres papiers de crédit émis par la ville dans sa détresse, combinaison que nous avons dénoncée hier comme le plus énorme complot qui ait jamais été ourdi, non contre la vie des habitants, mais contre leurs bourses et le trésor de la ville. Il est bon d'arriver au comptant sans aucun doute, mais il faut y arriver par des moyens qui ne soient pas une ruine de plus. Que dirait-on d'un particulier qui au lieu de diminuer ses dépenses et de les établir sur un pied en rapport avec ses revenus, vendrait à perte les trois quarts de son bien pour payer ses dettes et continuerait à faire les mêmes dépenses avec le revenu du quart qui lui resterait? On le traiterait de fou ou d'imbécile et l'on n'aurait pas tort. Le salut n'est pas au prix d'amputations insensées, surtout quand on peut avoir recours à d'autres moyens pour sortir d'embarras. C'est le cas où se trouve notre ville, qui a besoin de remède, mais dont la situation ne saurait être améliorée par des expédients qui au contraire l'aggraveraient.

Pour cette fois, on a compté avec trop de confiance sur la bonne disposition du public. Il est bien vrai que le caractère de notre population est d'une tolérance angélique et que sa crédulité est presque à l'épreuve de tout. Les auteurs de la combinaison ont dit: basons-nous sur la nécessité de revenir au comptant pour les contrats de la ville; démontrons que cela est possible et qu'il en résultera de grandes économies dans l'administration des affaires municipales, et, quelque vicieux que soit notre projet, il sera toléré et accepté comme un moyen honnête d'amélioration réelle.

Oui, et cela eut été de nature à produire le résultat annoncé et désiré, on aurait bien pu passer sous silence les énormes bénéfices que certaines gens doivent en retirer, et que doivent en retirer surtout les agioteurs initiés dans les secrets des meneurs du Conseil. A cet égard, nous savons pertinemment que deux mois, un mois, quinze jours, huit jours même avant la publicité donnée au projet d'ordonnance dont il s'agit, des courtiers, des agents, recherchaient les certificats d'allocation partout où ils espéraient pouvoir en trouver et offraient de les acheter tous quel qu'en fut le montant. Pour combien d'argent est-il entré de ce papier à la Banque d'épargne? Pour combien d'argent en est-il entré dans la poche de ceux qui favorisaient le projet au Conseil de ville ou pour combien d'argent ont-ils été intéressés dans la combinaison? C'est ce que nous ne saurions dire; nous n'accusons même personne; mais le public accuse et c'est le public qu'il faudrait poursuivre en diffamation s'il prenait fantaisie à quelqu'un de défendre devant les tribunaux son honneur attaqué.

Il ne faut pas être très fin pour comprendre que les avances faites par la caisse d'épargne ne seraient des avances que pour quelques heures seulement, car l'argent qu'elle prêterait à la ville pour le rachat des certificats et de tous ses papiers de crédit, rentrerait immédiatement dans les coffres de la banque par le payement forcé de ces mêmes papiers. Ainsi d'une main la banque donnerait les greenbacks et de l'autre elle les reprendrait en présentant à l'agent fiscal les certificats d'allocation et autres papiers mentionnés dans l'acte. La banque n'aurait pas même besoin de se déranger et d'envoyer des coureurs à l'Hôtel de ville pour exécuter l'opération: étant elle-même agent fiscal de la ville, la banque se payerait directement avec un argent qui ne serait pas sorti de ses coffres et peut-être même avec un argent fictif en grande partie. Tout ce qu'il y aurait de réel en cette affaire, ce serait la balance du compte, balance représentant les frais et tout le bénéfice de la banque et qui serait soldée avec les bons de ville à 10 pour cent d'intérêt ou avec les fonds anglais si la négociation des bons municipaux réussissait. Alors, quel beau coup de filet pour la banque, coup de filet qui ne lui vaudrait pas moins de 500 mille piastres! Jamais aucune [illegible] d'épargnes pour le compte du public ne lui rapportera un bénéfice aussi grand et aussi prompt.

[illegible] jorité pour appuyer cette étonnante combinaison.

Mais pour en revenir au payement comptant dans l'exécution des contrats comment M. Shaw qui dernièrement a publié des rapports si lumineux sur la situation financière de la ville, et qui annonce le premier un déficit de $700,000 pour l'année 1871, déficit que nous élevons à $1,500,000 pour l'exercice suivant, car M. Shaw ne fait entrer dans ses comptes ni la dépréciation des valeurs foncières et par suite la chûte de l'assessement, ni les pertes sur la collection des taxes, ni les éventualités de procédures, ni le remboursement des taxes de licence, ni la réclamation de Mme Gaines, ni beaucoup d'autres non-valeurs, obligations ou responsabilités qui peuvent s'élever à des millions, comment M. Shaw, disons-nous, peut-il avancer dans son projet d'ordonnance que l'adoption de ce projet serait la reprise des affaires au comptant? M. Shaw dit qu'il n'est pas impossible d'opérer une réduction de $700,000 sur les divers départements de la ville. Mais d'où vient donc qu'il ne fait qu'en parler, car nous ne sachions pas qu'il ait jamais proposé une réduction quelconque sérieuse? Peut-être désespérait-il d'atteindre son but; alors c'est donc bien difficile et pourquoi pense-t-il que d'autres seront plus heureux que lui? La situation est de jour en jour plus embrouillée; le mal empire sans cesse; ce qu'on n'a pas fait avec une dette de quinze millions pourrait-il mieux se faire avec une dette de 25 ou de 35 millions? Nous pensons absolument le contraire. Pour équilibrer le budget et revenir à la transaction des affaires sur la base du comptant, il faudrait plus que des réductions de dépenses; il faudrait une grande augmentation de revenu ou un grand abaissement dans le service de l'intérêt de la dette. Or, M. Shaw avoue lui-même qu'on ne peut viser à une augmentation des taxes de la ville qui sont déjà trop lourdes; alors il ne reste, en dernière analyse, que le moyen proposé par nous, la réduction de la dette ou de l'intérêt. Avec cela, le budget se trouvant équilibré, on pourrait revenir au système du comptant dans la gérance des affaires de la ville. Jusques-là, bien évidemment, toute prétention à ce résultat, en dehors de cette combinaison, ne sera qu'un leurre, une déception, une duperie de plus.

— Le général Chanzy a pris possession de son nouveau commandement.

Le général Chanzy a choisi pour son chef d'état-major M. le général Villenot.

L'état-major se composera d'un colonel, d'un chef d'escadron, d'un capitaine d'artillerie et de deux officiers d'ordonnance choisis dans l'arme de l'infanterie.

"Le général Chanzy doit créer aux environs de Tours un vaste camp de manœuvres.

Ce camp aura 1,500 à 1,800 hectares de superficie. Il sera établi dans les landes de Ruchard, entre Azay-le-Rideau, Chinon et l'Isle-Bouchard. Le camp sera desservi par l'embranchement en construction du chemin de fer de Tours aux Sables-d'Olonne, et qui passera par Bressuire.

Les manœuvres de brigade et de division et de tir à longue portée pourront s'effectuer sur le territoire du camp. En outre, comme les landes de Ruchard ont une étendue au moins double de celle du camp lui-même, on pourrait y exécuter des manœuvres par division, et en s'étendant dans la forêt de Chinon, de grandes manœuvres de corps d'armée.

Les 1,500 hectares de landes affectés au nouveau camp vont être seulement mises à l'essai. Le gouvernement les loue à raison de 14 fr. 50 l'hectare par année; si l'épreuve réussit, les landes seront achetées par l'Etat.

Un Communiste Ressuscité.

Quelque chroniqueur parisien vient d'inventer une histoire excentrique qui est évidemment imitée du roman d'Edmond About, "l'Homme à l'oreille cassée," que nous avons publié il y a quelques années. Dans ce roman, il s'agit d'un colonel [illegible] sur le champ de bataille d'Eylau, qu'un savant allemand recueille et dont il emploie le corps à l'expérimentation d'un système inventé par lui. Le corps est desséché par l'évaporation et réduit à l'état de momie. Au bout de cinquante ans, on restitue au corps les parties aqueuses qui lui ont été enlevées et le colonel revient à l'existence, ce qui donne lieu à des scènes très amusantes.

Dans l'histoire excentrique dont nous parlons il s'agit de deux communistes condamnés à mort que le gouvernement de M. Thiers abandonne aux hommes de science pour faire sur eux l'expérience du système d'un professeur [illegible] Weissnehw. Les deux individus, dont je donne ici les noms, Dodu et Brun, sont conduits à Alfort et placés sur les tables de dissection. On les saigne à blanc et on injecte dans les vaisseaux une solution de chaux, puis on chauffe la pièce pendant plusieurs jours de façon à amener la dessication de la peau qui devient comme du cuir. Les corps perdent [illegible] leur poids. On maintient une température moyenne pendant trois mois.

A l'expiration de ce délai, on procède aux opérations qui doivent rendre la vie aux patients. On infuse du sang nouveau emprunté à deux robustes gaillards dans les vaisseaux des deux corps et on applique l'électricité. Dodu reste insensible, mais Brun, après quatorze heures de traitement, parle, se lève de la table, avale un grand bol de bouillon et plusieurs verres d'eau-de-vie et il se plaint seulement d'être étourdi et d'avoir mal aux reins. Rappelé à l'existence, Brun est envoyé en Suisse où il vit sous le nom de Fourke. La dissection de Dodu établit qu'il était attaqué d'une dégénérescence graisseuse du cœur et du foie — d'où sans doute son nom de Dodu — ce qui l'a empêché de ressusciter.

Une correspondance adressée au *World* donne cette histoire comme authentique, avec tous les détails des opérations et les noms des médecins qui y ont assisté, Longet, Dutrochet, Magendie et Richerand. C'est fort amusant, mais ce n'est, nous le répétons, qu'une fable renouvelée de "L'homme à l'oreille cassée" d'Edmond About, ou encore de ce médecin brésilien qui ayant obtenu la disposition des corps de deux décapités, aussitôt après l'exécution, leur recolla la tête, mais en se trompant de corps, ce qui détruisit complètement l'identité des deux personnages.

LE ROI DE CORÉE AU MIKADO.

Corée.—Le roi de Corée vient de lancer contre le gouvernement du Mikado le curieux défi que voici:

Nous avons reçu votre missive et nous l'avons médité profondément, après l'avoir comparée avec d'autres dépêches que vous nous avez adressées dans d'autres temps. Voici quel est l'état de la question:

Taiko Sama vint un jour faire invasion en Corée, tout à l'improviste; nous n'étions pas préparés à la guerre et fûmes forcés de signer un document qui nous oblige à un tribut. Aujourd'hui les choses ont changé. Cette invasion était un crime, et, au lieu d'avoir à vous payer quoi que ce soit, nous sommes en droit de vous réclamer ce que le Japon nous a extorqué.

Vous nous annoncez que vous avez adopté des usages étrangers; nous avons gardé les nôtres. Le Japon est le Japon, et la Corée est la Corée.

Il y a quelques années, un différend surgit entre nous et la France, un pays puissant, disent les barbares. Nos guerriers se rassemblèrent, prêts à mourir jusqu'au dernier. Nous invoquâmes votre secours; vous nous le deviez d'après les traités. Vous ne répondîtes même pas à notre lettre.

Nous avons battu les Français sans votre aide; mais depuis ce jour nous ne vous avons plus regardés que comme des ennemis.

Le ton de votre lettre d'aujourd'hui est si amical, que nous y devinons la trahison.

Non seulement vous ne nous avez pas secourus, mais encore, contrairement à nos conventions, vous avez emprunté aux barbares leurs usages.

Votre armée est organisée à la française; quand il vous faut de l'argent, vous en demandez aux Anglais, et quand vous voulez établir un impôt, vous consultez les Américains. Quant à nous, jamais vous ne demandez notre avis.

Vous vous imaginez que les barbares occidentaux sont un grand peuple. La Corée n'est qu'un petit pays, mais nous avons le courage de vous affirmer que ces barbares sont de purs animaux.

Tenez-vous donc pour insultés, vous et vos barbares. Venez donc avec eux et avec vos grands navires. Pour vous éviter une foule de frais, nous choisirons si vous voulez Fousanki comme le lieu de la bataille, et nous en fixerons le jour.

Inutile de continuer notre correspondance; nous ne pouvons accepter d'excuses de votre part. Il nous faut une guerre pour nous venger; quand nous aurons exterminé tous vos guerriers, nous viendrons poser nos conditions. Donc, encore une fois, tenez-vous pour avertis; si vous ne nous attaquez pas, nous irons vous trouver.

LE MARIAGE DU PÈRE HYACINTHE.—Le *Français* reçoit de Londres des détails précis et intéressants sur le mariage de M. Loyson:

Le mariage a été célébré dans le bureau de l'officier de l'état civil (*Registrar of marriages*) du district de Marylebone, à Londres. La cérémonie a eu un caractère purement et simplement civil; les conjoints ont dû recourir au ministère du *Registrar* parce que M. Moran, chargé d'affaires d'Amérique à Londres, avec une sagesse et une fermeté qui l'honorent, s'était refusé de procéder à la célébration de cette union, disant que le mariage d'un prêtre était un acte contraire aux lois religieuses.

M. Loyson, à défaut des salons de l'ambassade des Etats-Unis, dut donc se contenter du bureau du docteur Bachhoffner, petite pièce de huit pieds de large sur dix pieds de long, encombrée de pupitres, de rayons et de chaises. Tout se passa le plus simplement du monde: les questions d'usage furent posées et il y fut répondu. Toutefois, on se demande comment l'ex-Père Hyacinthe a pu, sans être étranglé par ses paroles mêmes, articuler l'affirmation suivante: "Moi, Charles-Jean-Marie Loyson, *je ne connais aucune raison qui empêche que je sois uni par les liens du saint mariage* à la femme ici présente, Emilie-Jeanne Merriman." Celle-ci fit une affirmation analogue.

Les témoins étaient MM. Bowles, banquier; Ralph Merriman, fils de la mariée, et le pasteur de l'église de Saint-Marylebone. M. Loyson était en habit noir; madame Merriman, fort jolie, dit-on, en robe de soie mauve.

—La *Gazette d'Augsbourg* constate que la propagande socialiste gagne du terrain en Prusse. Ce sont surtout les localités industrielles, où des agitateurs, membres de l'Internationale, cherchent à exciter les ouvriers contre les patrons, et malheureusement ils ne réussissent que trop bien dans leurs tentatives. Le gouvernement prussien sera forcé de prendre des mesures très sévères pour opposer une digue à cette recrudescence du socialisme.

L'INVENTION DU FUSIL A AIGUILLE.—Savez-vous combien il y a de temps que les Prussiens ont adopté le fusil à aiguille? Vingt-trois ans.

Voici ce que nous lisons, en effet, dans un journal de Paris du 21 septembre 1849:

Les journaux allemands font grand bruit d'une espèce de mousquet d'invention nouvelle, nommé fusil à *Zundnadel*, et dont une grande partie de l'armée prussienne est armée. Le ministère prussien de la guerre aurait seul jusqu'à présent le secret du nouveau procédé, et refuserait de le communiquer aux gouvernements amis qui en ont fait la demande. La *Gazette de Cologne* prétend toutefois être à même de donner à ce sujet les renseignements suivants:

Le nom du nouveau fusil lui viendrait de ce que l'explosion est produite par une lame de métal ou aiguille (*nadel*) qui s'enfonce dans la cartouche. Le canon est [illegible] cylindrique [illegible] au gros bout. La cartouche est pourvue d'une couche de matière explosible auprès de la balle, et la poudre est placée au fond de la cartouche qui est introduite par le bas bout du canon. En pressant la détente, une mince lame d'acier ou aiguille (*nadel*) s'introduit par une ouverture au dos du canon, traverse la cartouche et la poudre, et arrive à la matière explosible qui est la même que celle employée pour les fusils à percussion. La poudre s'allume ainsi par l'extrémité et se consume jusqu'au dernier grain. La charge de poudre est de 1/8e d'once, tandis que celle d'un fusil à percussion est ordinairement de 1/4 d'once.

Avec ces fusils, un soldat peut charger et tirer six ou huit fois sans désemparer, et la portée la plus grande de l'arme est de 1,000 toises. Il peut encore viser avec justesse à 800 toises, tandis que la portée des fusils ordinaires ne dépasse pas 400. Les soldats prussiens peuvent donc commencer le feu à une distance double de l'ennemi.

Suit une longue énumération des avantages du *Zundnadel*.

Ainsi, depuis 1849, la *Gazette de Cologne* nous a avertis que les Prussiens avaient une arme nouvelle, et nous a fait connaître cette arme. Et l'on parle après cela de l'indiscrétion des généraux français.

—Savez-vous, demande *Paris-Journal*, le nouveau prénom que, dans l'entourage du président de la République, on donne à M. Barthélemy Saint-Hilaire?..

On l'appelle—quand il n'est pas là, bien entendu—l'Alphabet... à cause du nombre de ses *lettres*.

Ce surnom a beaucoup de succès à l'Elysée, surtout dans la domesticité du palais, sans que le pauvre M. Barthélemy Saint-Hilaire en sache rien.

FAITS DIVERS.

—Voici une nouvelle bien étrange et bien romanesque que nous fournit l'*Opinion nationale*:

Nous recevons de Constantinople une correspondance qui nous apporte, sur la mort de Djemil-Pacha, des détails précis. Cet événement, que rien n'expliquait, a été en Turquie l'objet de commentaires. En effet, rien dans la constitution de Djemil-Pacha ne pouvait faire croire à une mort subite.

La veille de son départ pour Constantinople, Djemil-Pacha, d'accord avec le [illegible] du sultan un décret ordonnant à Mahmoud-Pacha, l'ex-grand-visir, de comparaître devant le Divan pour répondre aux accusations portées contre lui pour dilapidations.

Mahmoud-Pacha a comparu, et, séance tenante, a été condamné à restituer deux millions cinq cent mille francs. Il a quitté le Divan dans un état de surexcitation facile à comprendre, et une discussion presque violente s'est engagée entre lui et Djemil-Pacha.

Ce dernier est parti le lendemain pour la Livadie avec la mission que l'on connaît. La mort subite de ce ministre provoque une vive émotion en Turquie, où l'on croit peu, dans certains cas, aux anévrismes et aux apoplexies.

Au point de vue pittoresque, cet incident est presque [illegible]: il nous ramène à une Turquie avec [illegible] et poisons, bien différente de la Turquie officielle et en habit noir que nous connaissons.

—C'est décidément Khalil-Chérif-Pacha, ambassadeur de la Porte à Vienne, qui remplace Djemil-Pacha comme ministre des affaires étrangères.

L'ambassade ottomane de Paris a été officiellement avertie hier.

Quant au nouvel ambassadeur de Turquie à Paris, ce sera très probablement Server-Pacha.

—Le *Courrier de France* cite, d'après les journaux allemands, une conversation que M. Louis Blanc aurait eue avec M. Karl Blind, démocrate allemand réfugié à Londres, et père du jeune homme qui tira un coup de pistolet sur M. de Bismarck.

M. Louis Blanc se plaint d'avoir peu de fonctionnaires républicains, et il attribue à la majorité l'intention d'étrangler la jeune dame par quelque manœuvre monarchique, comme serait la nomination d'un président à vie choisi dans la famille d'Orléans.

M. Louis Blanc est partisan de l'abolition des pouvoirs que possède aujourd'hui le président de la République, et il est des plus opposé à l'élection du président par le peuple; ce qu'il désire, c'est qu'on suive le système en pratique en Suisse, où la représentation nationale nomme un pouvoir exécutif, à la tête duquel est placé un président. Il veut en outre que ce pouvoir exécutif ne soit nommé que pour une année et qu'il ne puisse être réélu l'année suivante.

M. Louis Blanc a également déclaré dans cette conversation que si, à la reprise des travaux législatifs, on discute une constitution, il proposera l'adoption du système suisse, et s'il ne réussit pas, il demandera que le président de la Chambre soit nommé vice-président de la République.

C'est M. Gambetta qui s'aimerait pas cela!

—Un Allemand, qui fut un des plus grands Parisiens de Paris, Henri Heine a vu, [illegible] notre capitale, comme peu de Parisiens l'ont fait. Dans un livre intitulé [illegible] où se trouvent consignées toutes ses observations et toutes ses prévisions, nous trouvons une page curieuse, écrite en 1841. La voici:

Le vrai rival de l'Obélisque du Louqsor, dit Henri Heine, est toujours la trophée élevé à Napoléon, la colonne Vendôme. Est-elle solide? je ne sais, mais elle se trouve à sa véritable place, en harmonie avec son entourage. Elle se base fidèlement sur le sol national et tout ce qui s'attache à ce dernier possède un ferme appui. Un appui complètement ferme? Non, ici en France rien n'est ferme tout à fait. Déjà les orages ont arraché du faîte de la colonne le chapiteau, l'homme de fer qui pose sur son fût, et au cas que *les communistes parviennent au gouvernement, le même accident pourrait lui arriver une seconde fois, ou bien même la rage d'égalité radicale serait capable de renverser toute la colonne afin que ce monument et symbole de sa gloire fut rasé de la terre.*

Est-ce bien prophétiser ça?

—Un employé des télégraphes vient d'inventer un système très simple, une sorte de *casse d'imprimerie*, qui permet au public de *composer* lui-même sa dépêche, et qui éviterait, assure-t-il, toute erreur de transcription. Ce nouveau système, adopté en principe, dit-on, et plusieurs bureaux de Paris (le Central, la Bourse, le Grand-Hôtel, etc.) ne tarderont pas à être munis de ces casiers. S'en servira qui voudra. L'inventeur est un employé du bureau Central.

Chez les Patagons.

At home with the Patagonians (*Chez les Patagons*), tel est le titre d'un voyage extrêmement intéressant de M.-C. Musters, dont nous trouvons un compte rendu dans le numéro qui vient de paraître du *Bulletin de la Société de géographie*.

Le célèbre Orélie Ier, roi d'Araucanie, n'a guère connu que les confins nord de cet immense pays. Guinard même a subi sa longue captivité parmi les Indiens Pampas; il n'a jamais dépassé le Rio Negro, et c'est au sud de ce cours d'eau que commencent les vrais Patagons, c'est-à-dire les *Tehuelches*, comme ils s'appellent, qui vont jusqu'à la pointe australe du continent.

Nous ne pouvons insister sur les curieuses circonstances de ce voyage, sur les chasses au puma, aux guanacos, aux autruches d'Amérique, sur les aspects et produits des Andes, sur les plaines de rochers qui forment un immense désert, enfin sur ce *Pays du Diable* où les Tehuelches ne pénètrent jamais. Nous laissons, malgré nous, de côté, ces sauvages Manzaneros, qui cultivent presque exclusivement la pomme, et, semblables aux Normands, font un cidre excellent et des liqueurs fortes avec la baie d'algarroba! On ne s'attendait guère à rencontrer des Normands sauvages en Patagonie!...

Le point intéressant pardessus tout est la description que l'auteur fait des Tehuelches eux-mêmes, de leurs costumes, de leurs mœurs, de leurs usages. Ce sont des géants—je n'ose plus dire des sauvages: nous verrons tout à l'heure pourquoi,—brun-rougeâtres, aux yeux intelligents, au nez aquilin; grands, au moins [illegible] 10 pouces anglais,—remarquables par le développement musculaire des bras et de la poitrine; excellents marcheurs, un cou-de-pied fort élevé; sobres, jeûnant facilement deux et trois jours de suite. Ils se coupent la barbe, les moustaches, les sourcils, mais portent les cheveux fort longs.

Les femmes sont un peu plus petites—5 pieds 6 pouces!—et leurs bras sont également très fortement développés; elles ne vont guère qu'à cheval; elles portent les cheveux presque aussi longs que les hommes et mettent de faux chignons!... hélas! hélas! Mais ce n'est pas tout. Leur coquetterie, selon M. Musters, ne le cède en rien à celle des femmes les plus civilisées; jolies dans leur jeunesse, elles deviennent fort laides en vieillissant... Oh! monsieur Musters! est-ce que vous connaissez un pays où il en soit autrement?

Tout le monde est habillé d'une chemise de drap ou de peau de guanaco, puis d'un grand manteau de peau. Tout le monde porte des colliers d'argent, de pierres bleues, et tout le monde se tatoue les avant-bras et se peint le corps contre le *soleil*. Les hommes sont fiers, avant tout, de leur chevelure et se font coiffer tous les matins par leurs femmes!... Ce raffinement est à introduire chez nous!

Un point sur lequel il faut insister, car il marque un frappant contraste avec les mœurs de beaucoup d'autres nations sauvages, c'est que les Tehuelches ont le culte de *la propreté*, et, toutes les fois qu'ils le peuvent, prennent leur bain chaque jour. Malheureusement, ils ne peuvent changer les myriades d'animaux de leurs grands manteaux de laine!.... Enfin, il faut leur tenir compte de la bonne volonté.

Nous voudrions pouvoir décrire les armes [illegible] cheval [illegible] détails intéressants et curieux. On finit par s'intéresser, par aimer ces braves sauvages, dont il faut noter avant tout, la bonté et la sincérité de leurs affections.

Défiants à l'égard des étrangers, dit l'auteur, et surtout des Espagnols, leur amitié une fois acquise, est aussi durable que leur haine envers leurs ennemis. Ils ne manquent pas de franchise et estiment fort haut cette qualité chez les autres. Quoique querelleurs et batailleurs quand ils ont bu, ils portent à leurs femmes et à leurs enfants une profonde affection, et les traitent avec douceur, ainsi que leurs captifs.

Traitez ces hommes comme vous voudriez être traité vous-même, et vous serez toujours leur ami. Le principal trait, ne l'oubliez pas, du caractère tehuelche, est l'indépendance. Ecoutez! Voici ce que dit un de ces Indiens mourant:

"Je meurs comme j'ai vécu: jamais cacique ne m'a commandé!...."

Les principales cérémonies de la vie tehuelche ont lieu à la naissance de l'enfant, à l'époque de la puberté pour les jeunes filles, au mariage et à la mort. Au contraire des Pampas et des Araucaniens, les Tehuelches n'adorent pas le soleil, mais ils saluent la nouvelle lune en murmurant des paroles inintelligibles.

Ils n'ont pas d'idoles, pas de cérémonies religieuses, pas de traditions historiques. Cependant le niveau de leur moralité est beaucoup plus élevé que celui de bien d'autres peuples.

Ils croient surtout aux esprits [illegible] qui habitent les profondeurs de la terre, les eaux, les rochers; [illegible] trouvé répandu chez toutes les nations de la terre. Ils [illegible] persuadés que leur puissance ne dépasse pas les limites de leur habitation.

Leur langue, le tsoneca, est gutturale, et diffère complètement de celle des Araucaniens et des Indiens Pampas.

Comme nation, les Tehuelches ne comptent guère plus de 1,500 âmes, et leur nombre décroît tous les jours.

Bientôt ils ne seront plus!

—On attribue à Wendell Phillips la définition suivante de la "jeune Amérique":

Mettez un baby américain, âgé de six mois, debout, et il dira de suite: "M. le président," et immédiatement après il appellera le berceau voisin à l'ordre.

LES PREMIÈRES.

RÉOUVERTURE DES ITALIENS.

Le Théâtre-Italien est un salon où l'on n'a pas l'habitude de se présenter de bonne heure. Les abonnés, qui y vont autant pour montrer leurs toilettes que pour entendre les cavatines de Donizetti, les [illegible] de Rossini ou les finales de Verdi, veulent que leur entrée soit plus remarquée que celle des artistes. D'abord, elles arrivaient à huit heures et quart, le spectacle venait de commencer depuis un instant. Bientôt, la direction, voyant que ses chanteurs s'évertuaient devant une salle à peu près vide [illegible], recula l'heure du lever du rideau. Les abonnées ne vinrent plus qu'à huit heures et demie. La direction se décida à commencer à huit heures trente-cinq. Les abonnées ne vinrent plus au théâtre qu'à neuf heures moins quinze. Hier soir, on n'a préludé qu'à huit heures cinquante.

Comment s'arrêtera-t-on? Qui s'avouera vaincu?

Hier, les dernières mesures de l'introduction étaient accompagnées par le grincement des portes, le tapage des robes s'arrondissant dans les fauteuils, le bourdonnement des éventails qui s'ouvrent, le cliquetis des bijoux, toute cette musique charmante, enfin, qui annonce l'arrivée de la femme élégante prenant possession de sa loge.

Dans les loges d'avant-scène du rez-de-chaussée, je revois avec plaisir celle qui fut autrefois la grande chanteuse Cruvelli et qui est aujourd'hui la bienfaisante baronne Vigier, que connaissent les pauvres de Nice, les seuls *dilettanti* pour lesquels elle chante encore; M. Furtado et le banquier Reinach.

Dans les loges d'avant-scène de l'entresol, quelques membres de la famille Rothschild et l'une des parisiennes du théâtre: la comtesse de Henckel, tous diamants dehors.

Dans les baignoires, le comte de Mornay-Soult, l'agent de change Moreau, le duc d'Albuféra, Mavrocordato, de Caneriera, comte Wenken, Lusworth, Stewart, l'ambassadeur d'Italie, Camille Doucet et la très belle madame Floriani, qui est décidément plus séduisante dans son rôle de femme du monde que dans celui de chanteuse.

Aux premières loges fermées le comte Vimercati, Calzado, la famille Calderon, de Forget.

Aux premières loges découvertes, le duc de Nanes, une famille américaine Lopez Rolier, un grand banquier espagnol, MM. Larise Brochelon, de Lussarga, Tamberlick; mademoiselle Moisset, en jolie toilette blanche, très échancrée et vers laquelle convergeaient tous les regards des loges supérieures, une étoile de diamants dans les cheveux,—l'étoile du berger.

A l'orchestre et au balcon, Marie Cabel dans une toilette à faire grincer les dents—vinaigre et piment, vert et rouge; Marie Roze, la blonde Mélanie Reboux et son mari, M. Matyssens; Julia Hisson, et alternativement à toutes les places, le remuant Gregory Ganesco, le va-lac d'Enghien.

L'avant-scène gouvernementale a failli avoir l'honneur d'abriter M. le président de la République. M. Thiers avait promis qu'il assisterait à la réouverture.

Au dernier moment, M. Verger a reçu une lettre fort gracieuse, dans laquelle le Président dit que des circonstances imprévues l'empêchent de se donner le plaisir qu'il se promettait.

Encore une page à ajouter aux œuvres complètes de M. Barthélemy Saint-Hilaire!

Le foyer des Italiens a une physionomie toute particulière.

A celui de l'Opéra, on ne rencontre guère que des étrangers ou des provinciaux munis de leurs épouses, qui se regardent en passant devant les glaces, pour constater que leur toilette vaut bien celle des Parisiennes. Ils se rendent en pèlerinage dans le petit salon de l'Horloge, à qui les romans d'autrefois ont fait une réputation galante. Les épouses vertueuses ne manquent pas de s'écrier:

—Quoi! c'est tout ça l'Horloge! Elle ne marche seulement pas!

Et le mari, qui veut être renseigné, répond:

—On ne la remonte que les nuits de bal!

Au foyer du Théâtre-Français, le pèlerinage se fait devant la statue de Voltaire.

J'y ai entendu ce mot d'un niais à sa niaise:

—Comme c'est bien la tête d'un voltairien!

Au foyer de l'Opéra-Comique, les familles bourgeoises promènent leurs filles à marier; aux Variétés, les jeunes hommes de province viennent faire leurs dévotions devant les photographies de ces demoiselles et les jeunes filles sans mère devant celles des acteurs. Au théâtre de la Tour-d'Auvergne, les gandins se mettent au piano et improvisent un quadrille jusqu'à l'intervention du sergent de ville.

Seul, le foyer des Italiens servant de passage aux visiteurs des loges, a une physionomie animée, variée et élégante.

Les groupes s'y forment et l'on y cause du dernier discours à succès ou à scandale, du cheval nouveau, de la chansonnette nouvelle; on y dit des riens à propos de tout.

Dans ce foyer, le rédacteur en chef d'un grand journal parisien me raconte une historiette assez plaisante.

Il y a quelques jours, il alla choisir un chien au jardin d'Acclimatation. De tous ceux qu'on lui présenta, celui qui répondit le mieux à son goût fut un énorme boule-dogue, réunissant en une seule trois têtes de Cerbère, furieux derrière les grilles de sa cage, aboyant avec colère, allant et venant comme s'il avait été impatient de dévorer quelqu'un. Ce chien faisait d'autant mieux son affaire qu'il devait infailliblement le débarrasser d'une quantité de gêneurs qui, le matin, se succédaient dans son antichambre.

Notre confrère retint le chien, et avant-hier matin, donna l'ordre à son domestique d'aller le chercher.

Il s'en fut déjeuner en ville, passa la journée et la soirée dehors et ne rentra chez lui que vers minuit.

Son concierge le guettait.

—Monsieur, lui dit celui-ci, vous avez dit à Jean de ne pas vous attendre; il est monté se coucher. Seulement, il m'a bien recommandé de dire à monsieur qu'il avait ramené son chien et qu'il l'avait laissé dans l'antichambre.

Le journaliste reçut épouvanté. Dans l'antichambre! Mais l'animal ne le connaissait pas. Qu'allait-il penser de ce visiteur nocturne, et comment allait-il le recevoir?

Le concierge ferma la porte de sa loge en donnant à son locataire ce dernier renseignement:

—Il répond au nom de Narcisse!

Il fallait monter. Il monta. Arrivé devant sa porte, il poussa doucement, tout doucement la clef dans la serrure. Il entendit un grognement sourd, comme un roulement lointain de tonnerre.

Une hésitation le prit. Il se rappela la gueule féroce de son dogue, telle qu'il l'avait entrevue au jardin d'Acclimatation, collée contre les barreaux de sa cage.

Cependant il se résigna à entrebâiller la porte.

Aussitôt, dans l'entrebâillement, apparurent deux pattes énormes et crochues, des yeux flamboyants. Il sentit le souffle ardent de l'animal flairant sa proie. Il tira brusquement la porte à lui.

La situation devenait critique. Allait-il être forcé d'aller coucher à l'hôtel? C'eût été par trop bête. Mais comment faire?

Il prit alors une grande résolution.

Appliquant sa bouche contre la serrure, il lui tint le discours suivant:

—Narcisse, mon chien, je suis ton maître! Mon affection pour toi, c'est-à-dire ton avenir, ta vie, dépendent des résultats de notre première entrevue. Sois aimable, mon chien. Tu ne voudrais pas voir ton nom traîné, à la troisième page des journaux, au milieu des faits divers les plus vulgaires. Ne préfères-tu pas occuper un jour, par la pratique de toutes les vertus, une place dans le Panthéon des chiens, à côté de tes collègues de Montargis et de Saint-Roch? Sois aimable, mon chien. Ne fais pas mentir M. de Buffon qui affirme que tu es l'ami de l'homme. Sois mon ami, Narcisse!

Et ayant parlé ainsi il poussa bravement la porte.

Le chien sauta sur lui, mais c'était pour lui lécher les mains.

—Depuis, ajoute le narrateur en forme de conclusion, j'ai découvert que Narcisse léchait les mains à tout le monde!

A quoi tiennent les destinées d'un ténor! Si la comtesse Ugolia n'avait pas été [illegible] avant d'entamer son plus jeune enfant, nous n'aurions pas entendu le dernier de ses descendants chanter le rôle d'Alfredo sous le nom d'Ugolini.

FROU-FROU.

DUEL AU PIANO.—Les Américains continuent à se distinguer par des excentricités de tout genre.

Deux musiciens, dont l'un avait outragé l'autre dans les termes les plus blessants, se sont battus.... au piano! Le combat a duré quarante-huit heures. Sans boire et sans manger, sans s'arrêter d'une seule minute, les deux adversaires ont frappé sur leurs instruments.

Après avoir épuisé tous les morceaux de danse, ils ont attaqué d'autres morceaux. L'un a joué cinq cent quatre-vingts fois le *Miserere* du *Trouvère*. Il se préparait à le jouer pour la cinq cent quatre-vingt-unième fois, lorsqu'il tomba mort tout à coup comme frappé par la foudre.

Le second a été transporté à l'hôpital, et l'on désespère de le sauver.

Les quatre témoins ont tous les symptômes d'une aberration mentale.

Les instruments sont ce qu'on appelle entièrement brisés.

—Le prince Alfred et le prince Arthur d'Angleterre ont passé par Paris, se rendant à Baden-Baden.

OBSERVATIONS IMPORTANTES.

Nous prions les citoyens qui désirent voter au novembre prochain de prendre note:

1°. Que les certificats d'enregistrement [illegible] ne sont plus valables;

2°. Que ceux qui, enregistrés en 1870, ont depuis changé de Ward, doivent se faire enregistrer dans le Ward de leur nouveau domicile;

3°. Que les bureaux d'enregistrement doivent fermer [illegible] avant l'élection et qu'il est bon de ne pas attendre au dernier moment.

4°. Que ceux qui [illegible] et dont le certificat n'est pas égaré avant la fermeture de l'enregistrement.

SPECTACLES, &c.

Annonce Spéciale d'Amusement.

La jeune et belle artiste à talents, et patriote [illegible] MADEMOISELLE [illegible] Nièce du célèbre GABRIEL RAVEL [illegible] dans le drame militaire, intitulé: L'ESPIONNE FRANÇAISE — A — L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, Lundi soir, 28 octobre. [illegible]

[illegible] SAMEDI, A MIDI. A partir de Lundi, 21 octobre, Engagement de l'auteur et de l'acteur ALBERT W. AIKEN [illegible]

Théâtre des Variétés.

Les représentations ont commencé LUNDI 21 octobre 1872.

Les sœurs Zavistowski [illegible]

MERRIE MEN, OR THE GLORIOUS DAYS OF ROBIN HOOD.

[illegible]

PLACE CONGO.

Vendredi 25, Samedi 26 et Dimanche 27 Octobre.

CERCLE TIVOLI.

Lundi 28, Mardi 29 et Mercredi 30 Octobre.

Grande Exhibition Sous Six Tentes.

[illegible]

LA GRANDE MENAGERIE DE L'EST, Le Muséum, la Volière, l'Hippodrome, [illegible] la Caravane Egyptienne, le Cirque et le Ballon. EXPOSITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE MONDE. [illegible]

W. W. DURAND, Agent-Général.

DIVERS.

Chemin de Fer Central de l'Illinois [illegible] JAMES T. TUCKER, Agent général, No 22, rue Carondelet.

[illegible] L. W. BAQUIÉ, Secrétaire.

[illegible] A. W. HUNTER, Secrétaire.

Compagnie d'huile de la Louisiane.

FABRIQUE DE Huile de graines de coton. [illegible]

— Directeurs — IG. SZYMANSKI, PLACIDE FORSTALL, W. S. PENNELL, A. H. MAY, T. D. MILLER, JNO. G. GAINES. [illegible]

UNION NATIONAL BANK OF NEW ORLEANS. [illegible] JAS. CHALARON, Caissier.

Avis. — Taxes. [illegible]

En Débarquement, de la Barque HALCYON, venue de Bordeaux: Vin Rouge. 275 barriques CLAIRAC B.P. [illegible] Vin Blanc et Vinaigre. [illegible] Eau-de-Vie. [illegible] T. BAILLY-BLANCHARD Jr., 22 Vieille-Levée.

A Vendre. 49 BALLES TABAC de la Havane [illegible] JAYME MAGI. [illegible]

A. F. COCHRAN & CAZERES [illegible]

AUGUSTE COUTURIE [illegible]

J. H. HUBBARD. [illegible]

MÉDICAMENTS.

Cure radicale des hernies. [illegible]

BANDAGES HERNIAIRES. [illegible] H. SPILLMAN. [illegible]

SELTZER APERIENT [illegible]

STOMACH BITTERS!

L'AMER HOME est le Meilleur Stimulant Tonique. [illegible] HOME STOMACH BITTERS. B. E. Oostendyk [illegible]

LE MICROSCOPE UNIVERSEL [illegible] D. L. STAPLES & CO.

POUDRE. LA COMPAGNIE DE POUDRE AMÉRICAINE [illegible] FOLSOM BROS [illegible]

Révolution! Révolution! LES DENTS! [illegible] Dr. GEO. F. MALONEY [illegible]

Le Dr. Charles E. Kells, DENTISTE. [illegible]

Le Dr. F. FORMENTO. [illegible]

J. BAGET [illegible]

Charbon, Charbon, Charbon. [illegible]

Changement de Local. [illegible]

Changement de local. [illegible]

Changement de Domicile. [illegible]

GARANTIES. [illegible]

A. M. HILL & CO. [illegible]

A. ROCHEREAU & CO.,

Sole Agents for the sale of HEUG & CO'S Champagne

COMMISSION MERCHANTS,

IMPORTERS OF Wines, Brandies, Sardines, &c.

3 SOUTH WILLIAM ST., NEW YORK. — 26 & 28 ST. LOUIS ST. NEW ORLEANS.

LOTERIE.

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. [illegible] CHAS. T. HOWARD, Président.

Loterie de Numéros Simples. [illegible] GROS LOT - - - - - $50,000 [illegible]

INSTITUTIONS.

COLLÈGE ST-CHARLES, AU GRAND COTEAU. [illegible]

JEFFERSON ACADEMY [illegible] RUE BOURBON [illegible] G. J. LORD. [illegible]

COLLÈGE COMMERCIAL DE SAINT-STANISLAS, A LA BAIE ST-LOUIS, MISS. [illegible]

INSTITUT ST-LOUIS POUR LES DEMOISELLES [illegible]

Leçons de Chant et de Solfège. M. HENRI DUBOS [illegible]

Avis. Nouvelle-Orléans, 7 octobre 1872. [illegible]

Sauvez vos jours et vos propriétés. HUILE DE BLANC DE BALEINE MINÉRALE. [illegible]

QUEYROUZE & BOIS, MARCHANDS EN GROS DE GROCERIES, VINS, LIQUEURS [illegible]

L. MAC CARTHY, IMPORTATEUR ET MARCHAND DE Cigares de la Havane. [illegible]

J. B. CAMORS & CO., MARCHANDS DE FARINE ET Négociants Commissionnaires, [illegible]

W. H. HENNING, MARCHAND DE GROCERIES [illegible]

J. PEUILLAN [illegible]

VENTES A L'ENCAN.

PAR E. HOGEE & CO. Vente Sans Réserve [illegible]

PAR LOUIS STERN & BROS [illegible]

PAR FRANCIS FERNANDEZ. Maison en briques à trois étages, No 117 Passage de la Bourse, entre les rues St. Louis et Conti, Second District. [illegible]

PAR PLACIDE J. SPEAR [illegible]

PAR S. GUINAULT. VENTE PAR CATALOGUE. [illegible] Deuxième Cour de District pour la Paroisse d'Orléans. [illegible]

BEAUX MEUBLES. [illegible]

Grand Déballage de Beaux Meubles [illegible]

GABRIEL DE FERIET & Co., ENCANTEURS. [illegible]

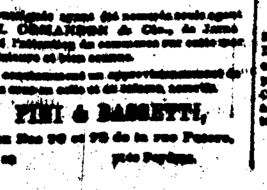
Mme LEONCE DOCTEUR ET PROPHÉTESSE. [illegible]

Provisions! Provisions! [illegible] H. T. LAWLER [illegible]

IMPORTANT Pour les Cafés et Salons de Bière. [illegible] CINCINNATI LAGER BEER [illegible]

Avis. P. POUJOL [illegible]

COGNAC. COMANDON & Cie.



[illegible] FINI & BASSETTI, Aux Nos 70 et 72 de la rue Poydras. [illegible]

VENTES A L'ENCAN.

PAR HOFFMAN, MARKS & CO [illegible]

PAR G. DE FERIET & CO. Entrepreneurs et Quincailliers [illegible] QUINCAILLERIE! QUINCAILLERIE! Au No 109 de la Rue Vieille-Levée, [illegible]

PAR E. M. MONTGOMERY. Beaux Meubles de Maison. [illegible]

Vente des Revenus des Marchés. DÉPARTEMENT DU COMMERCE. HÔTEL-DE-VILLE [illegible] F. C. REMICK, Administrateur du Commerce.

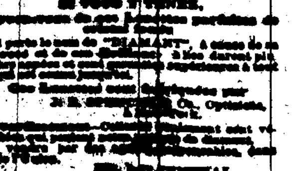
G. W. DUNBAR & SON FABRICANTS DES SIROPS DE FRUITS [illegible]

A. CARRIERE & Co., NÉGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES, IMPORTATEURS DE VINS, EAUX-DE-VIE [illegible]

Aux Planteurs Sucriers. [illegible]

Propriétés à vendre et à louer. A Louer. [illegible] A Louer. [illegible] A Louer. [illegible] A Vendre. [illegible]

L'Argent ne peut pas l'acheter CAR LA VUE EST SANS PRIX!!



[illegible]

CAZADE & CROOKS [illegible]